

Leçon 1

Au commencement

Introduction

Comment ménager notre première approche de l'homme, George Berkeley, et de sa philosophie ? Le nom de Berkeley est très célèbre, puisqu'il a été donné à une université californienne. La réputation de la philosophie de Berkeley est pourtant déplorable : les préjugés qui la disqualifient ont la vie bien plus dure évidemment que la vérité. Il s'agirait d'un idéalisme rêveur, vraiment décroché du réel. Berkeley serait un homme des nuées. Il y a une grande injustice dans la transmission des préjugés, dans l'inertie des opinions sans cesse reprises ; les jugements courants ne sont pas seulement faux, ils font écran. En venir à bout ressemble à une mission impossible.

La première tâche qui s'impose est donc évidente. Il faut d'abord exprimer ces préjugés pour les préciser et pouvoir les regarder en face ; ils peuvent être à la lettre stupides ou faux, ils n'en servent pas moins des desseins précis : ce sont des armes de combat contre l'ennemi. Par exemple les jésuites savaient bien qu'en déconsidérant la philosophie de Berkeley, ils tentaient d'atteindre l'église ennemie, l'anglicane.

Et la seconde tâche, pour les lecteurs qui accepteront de déposer les bagages de leurs préjugés pour les oublier dans une consigne quelconque, va être de s'initier à une vision plus exacte des choses. Pour les aider, je partirai des débuts : des premiers textes écrits, des premiers éclairs d'une vérité qui jaillit dans l'âme d'un philosophe en herbe, et va prendre forme très rapidement.

1. La réception de la philosophie de Berkeley

1 — Dès la publication de ses premières œuvres, à Dublin, en 1709 et 1710, Berkeley a été qualifié d'extravagant, de fou. Il soutenait, disait-on, des **paradoxes**, à savoir littéralement des opinions contraires au sens commun. Très conscient de cette perception-là, dont ses amis se faisaient l'écho, Berkeley a chargé le mot « immatérialisme » de caractériser sa thèse métaphysique : il le propose comme tel au cours du troisième des *Trois dialogues entre Hylas et Philonous*, publiés à Londres en 1713. De quelle extravagance s'agissait-il ? Berkeley aurait pensé que le monde

n'est que notre représentation, le rêve illusoire de chacun. N'affirme-t-il pas en effet qu'« *exister, c'est être perçu* » ? Alors chaque sujet qui perçoit n'est-il pas le centre de son monde, devenu la projection de son imaginaire ? Et n'y est-il pas seul ? Tout seul ? Ce jeune homme aurait perdu de vue la réalité des choses. Alors que nous, nous savons bien que le monde extérieur existe réellement : et nous avons même un test, « nous touchons du bois », comme Thomas met, doutant de ses yeux, ses doigts dans les plaies pour se rendre sûr qu'il y a là le corps de Jésus. Cela, c'est bien réel, non, c'est tangible ! Bien sûr Berkeley riait finement, car toucher – que ce soit une peau ou du bois, c'est sentir, c'est percevoir. Le sentiment de réalité vient bien de ce qui se transmet par la main : oui, le bois est là, je le touche.

Nous sommes conscients très vite que le jeune homme qui, en 1710, n'avait que 25 ans, avait parfaitement anticipé que la réception de sa pensée serait de cette sorte-là, et il avait déjà organisé, dans ses propres œuvres, tout un dispositif d'arguments, et de réponses à des objections prévisibles. Il n'était pas surpris, mais son problème réel était de parvenir, tout en ne ménageant pas ses forces, à convaincre vraiment. Même si des lecteurs à l'esprit ouvert voyaient ce qu'il voulait dire, il leur restait toujours l'ombre d'un doute. Et cette ombre-là occultait sa pensée...

2 — Sur la réception faite en son temps à la philosophie de Berkeley, il faut consulter le livre de Mc Bracken : *The early reception of Berkeley's immaterialism (1710-1733)*. Nous trouvons là les premiers compte rendu de l'époque, comme celui des *Principes de la connaissance humaine de 1710*, paru en 1711, dans le *Journal des sçavans d'Amsterdam* ; comme les *réflexions du père Tournemine*, jésuite. Tournemine écrit en 1713, après les *Trois dialogues entre Hylas et Philonous* : « M. Berkeley continue de soutenir obstinément qu'il n'y a point de corps, et que le monde matériel n'est qu'un monde intelligible. » Revenant à la charge en 1718, Tournemine peint Berkeley en fondateur de secte, l'improbable « secte des égoïstes » !

« Les impies de cette secte ne disent plus que tout est matière, ils disent que tout est esprit ; le monde, selon eux, n'est composé que d'êtres pensants. Tout ce que nous croyons voir, sentir de corporel, l'étendue, le mouvement, ces villes, ces maisons que nous croyons habiter, ces personnes à qui nous croyons parler, tout cela n'a rien de réel, ce sont de vaines idées, des fantômes que notre esprit fabrique, ou plutôt qui naissent dans nous par la nécessité naturelle qui nous a fait naître ; nos affections, nos résolutions sont aussi nécessaires que nos pensées ; nous ne sommes plus matière, mais tout immatériels qu'on nous suppose, nous sommes aussi machine que quand on nous supposait tout matériels, l'impiété se

flatte de s'être par ce nouveau système délivré de tout devoir et de tout remords, d'avoir ôté aux vrais philosophes tous les moyens de prouver l'existence de Dieu, de s'être mise enfin dans un repos que rien ne peut troubler.

On pressait les impies par la démonstration tirée de la structure de chaque corps en particulier, et de la construction entière du monde sensible. Ils l'anéantissent, c'est la plus courte voie pour se débarrasser de la démonstration. Dans leur système point de liaison entre les êtres pensants, chacun est un monde indépendant des autres. »

Le soldat Tournemine se donnait deux ennemis : Spinoza le matérialiste et Berkeley le spiritualiste : Spinoza dit que Dieu est chose étendue, et que toutes les choses singulières sont des modes de l'étendue. Berkeley dit que Dieu est esprit et que tout n'est qu'esprit, de Dieu aux choses singulières. Or, si ces deux-là soutenaient des systèmes inverses, ils étaient par contre partisans de la même nécessité ; ils ne laissaient aucun espace à la liberté : car que tout soit matière, ou que tout soit esprit, tout ce qui existe existe nécessairement : dès lors, tous deux sont partisans de l'homme-machine. Ces monismes sont impies, athées, laissent le sujet seul, sans rien qui lui fasse face. En ce qui concerne plus particulièrement Berkeley, Tournemine ajoute : « Dans ce système, je saurais seulement que je suis ou plutôt que je rêve, que mes idées n'ont aucune réalité, aucune vérité ; ainsi plus de foi humaine, plus de lois, plus de principes, plus de morale. » Le « système » de Berkeley serait égoïste, et il entraînerait la ruine des valeurs.

3 — L'égoïsme est aussi le maître mot pour les Français de l'époque. L'article de l'*Encyclopédie* de d'Alembert, etc., consacré à l'égoïsme, dit ceci : « On appelle égoïstes cette classe de philosophes qui ne reconnaissent d'autre vérité que celle de leur propre existence ; qui croient qu'il n'y a hors de nous rien de réel, ni semblable à nos sensations, que les corps n'existent point, etc. L'égoïsme est le pyrrhonisme poussé aussi loin qu'il peut aller. Berkeley parmi les modernes a fait tous ses efforts pour l'établir. Les égoïstes sont en même temps les plus extravagants des philosophes et les plus difficiles à convaincre car comment prouver l'existence des objets, si ce n'est par nos sensations, et comment employer cette preuve contre ceux qui croient que nos sensations ne supposent point nécessairement qu'il y a quelque chose hors de nous ? Par quel moyen fera-t-on passer de l'existence de la sensation à celle de l'objet ? » L'auteur de l'article est très conscient qu'il est difficile, peut-être impossible, de réfuter le système de Berkeley, qui pourtant est estimé « faux » ; et il préfère accuser cette pensée de scepticisme, plutôt que d'athéisme. En effet, il est

vrai que si l'on part de la sensation, en droit, rien ne permet d'inférer quelque chose qui concerne la chose qui serait cause de la sensation. Chez les Encyclopédistes, perce une admiration pour les capacités argumentatives de Berkeley.

4 — Le malentendu domine. Berkeley estimait explicitement que sa pensée philosophique permettait de prouver l'existence de Dieu et de justifier la religion, et permettait d'éviter tout scepticisme. Il pensait encore qu'elle était dans le droit fil du bon sens, partagée de tous, puisqu'elle était évidente dès lors qu'on acceptait de rentrer en soi-même et de réfléchir à la source de notre connaissance. Il pensait encore que le sujet de la philosophie ne disait pas « je », mais « nous ». Il n'a jamais envisagé l'égoïsme.

Mais il faut bien dire que, sur le moment, il a échoué à convaincre ses lecteurs. La persuasion, par exemple chez les philosophes français a été indirecte, lente ; il a fallu diminuer, sinon lever, le préjugé bien français que la philosophie de langue anglaise n'en est pas vraiment une, puisqu'elle est « empiriste » ; surtout puisque nous avons la nôtre, et que même un Allemand, comme Leibniz, préfère écrire sa philosophie en français directement ! Voltaire a le premier envoyé le message qu'il y a de grands philosophes et savants au nord de la Manche ; le message a été reçu par Condillac et Diderot (Voltaire écrivait Berkeley « Barclay »). Le premier texte de Berkeley traduit en français et publié est le début de la *Siris*, parce qu'il y est donné la recette de la préparation de l'eau de goudron et l'énoncé de ses vertus thérapeutiques, en 1745. Mais il n'est pas sûr que cela ait avancé la prise de connaissance de la philosophie de Berkeley : car l'eau de goudron est devenue l'exemple type de la panacée ; servant à tout, elle ne servait finalement à rien. Le bon évêque n'avait-il pas finalement, encore une fois, rêvé ? bercé le doux rêve de soigner toutes les maladies avec un remède des moins coûteux, des plus répandu dans la Nature ? Aussi les autres œuvres devront attendre un siècle et demi ou deux siècles pour trouver leurs premières traductions en français mais aussi en allemand.

La première réception de Berkeley a été capitale ; nous sentons encore les effets de son hostilité trois siècles après, car il est plus facile de réagir en imitant une réaction que de prendre connaissance d'une œuvre en ayant l'esprit ouvert. Quand André-Louis Leroy, en 1959, publie son « George Berkeley », il écrit tout de suite : « Qu'il y ait un problème "Berkeley", il faut bien le croire. Depuis plus de deux cents ans, les commentateurs émettent des avis très différents, et souvent assez opposés, sur la valeur de l'immatérialisme, et ses adversaires, non sans d'abord le railler copieusement, prennent encore aujourd'hui la peine d'en tenter une réfutation en forme, comme s'il s'agissait d'un mort qu'il faudrait encore tuer. »

Commettre encore une fois le parricide de Berkeley, c'est un acte d'affirmation du matérialisme ; Lénine encore l'a accompli sur les bords du lac Léman ! Mais c'est un combat d'arrière-garde, car même la physique a dû, au cours du XX^e siècle privilégier l'idée d'énergie – qui elle-même n'est peut-être pas définitive dans cette science en pleine transformation théorique... Les concepts ont une histoire, après tout : Berkeley avait anticipé que celui de « matière » disparaîtrait comme il était apparu dans l'œuvre d'Aristote.

L'impermanence est le cas, y compris dans le registre des concepts.

2. Qui était George Berkeley ?

1 — Arthur Aston Luce a écrit la biographie de référence : *The Life of George Berkeley, Bishop of Cloyne*, en 1949. Son travail remarquable a été peu revu et corrigé. Il associe la compilation exhaustive des documents, les enquêtes sur le terrain menées à nouveaux frais, et un amour inconditionnel de l'homme Berkeley. Les lecteurs n'ont trouvé qu'un « déni » significatif dans cette biographie, celle d'un épisode de jeunesse que Luce préfère laisser dans l'ombre, comme cadrant mal avec son idée du philosophe. Un certain Oliver Goldsmith avait raconté dans *The Weekly Magazine*, en 1759-1760, l'anecdote suivante. George Berkeley enfant avait assisté à une exécution publique, et il était curieux de savoir quelles sensations le pendu avait pu éprouver avant sa mort. George se mit alors d'accord avec un autre enfant pour qu'ils se pendent l'un l'autre tour à tour, tout en mettant fin à temps à l'expérience. Un certain Contarine accepta de pendre Berkeley, ôta la chaise de sous ses pieds, mais attendit un peu trop pour lui libérer le cou du nœud de la corde ; quand il allongea l'enfant sur le sol, celui-ci était inerte, inconscient. Contarine parvint à le réanimer ; mais, dit le récit, George s'éveillant protesta contre cette interruption de son expérience intérieure. Luce juge cette anecdote invraisemblable ; et il estime qu'elle contribue à créer autour de Berkeley une mauvaise réputation d'enfant rêveur, retiré dans son monde intérieur, excentrique. Sinon, la biographie de Luce est très complète.

Par ailleurs, Francis Atterbury, évêque de Rochester, témoigne ainsi au sujet du jeune homme : « Seuls les anges ont autant d'entendement, autant de connaissance, autant d'innocence et d'humilité que le tout jeune Berkeley. » Les portraits, les témoignages vont en ce sens : l'homme fut très apprécié par ses qualités intellectuelles mais aussi pour son bon cœur. Il manifestait en société une grande courtoisie.

Toutefois, les portraits ne sont qu'en partie vrais ; car eux aussi sont partisans, et reflètent les préjugés des témoins – en particulier leurs préjugés sur la philosophie

de Berkeley – plus qu’ils ne nous donnent la réalité d’un être. Alors, faut-il s’appuyer sur eux ?

2 — La vie et l’œuvre sont des indicateurs plus sûrs. Luce voit Berkeley ainsi : « D’après sa correspondance abondante et diverse, Berkeley est un homme d’affaires sain, habile, efficace. » Le jugement de Luce est conforté par la connaissance de la dernière période de la vie de Berkeley. Pendant son épiscopat à Cloyne (1734-1752), dans sa cinquantaine et sa soixantaine donc, Berkeley s’est montré très engagé : là, il a laissé s’exprimer sa capacité d’action. On l’a vu inciter ses voisins à des essais d’agriculture, pousser à l’embauche des pauvres, ouvrir une école de tissage et un centre de travail pour les vagabonds ; prenant sa plume et publiant, y compris dans les journaux, il a proposé la création d’une monnaie irlandaise et d’une Banque nationale irlandaise ; il a lutté de toutes ses forces contre la peste consécutive à la famine de 1741 avec un remède qu’il a trouvé, testé, auquel il a cru, cette fameuse eau de goudron ; et dans toute cette période, sa maison a été accueillante pour les malades, ouverte aux amis, sensible aux arts. Il est intervenu dans les polémiques religieuses, les affaires militaires. Quand on prend la mesure de son activité d’évêque, il est impossible de continuer de penser cet homme comme un rêveur solitaire.

Mais avant cela ? N’a-t-il pas fallu attendre que Berkeley ait quarante-neuf ans pour le voir enfin en charge ? Il est vrai que sa vie est surprenante. Entré au Trinity College de Dublin à 15 ans, en 1700, Berkeley devint diacre en 1709. Les études au Trinity College débouchaient sur une double compétence, la première d’enseignant en humanités, mathématiques et sciences ; la seconde sur une aptitude à la fonction pastorale, puisque la religion anglicane est une religion d’État dont le roi est le chef. Quant à Berkeley, c’est certainement le *Sermon sur l’obéissance passive*, prononcé au Trinity College, mal perçu des autorités, qui a desservi pendant des années sa carrière ecclésiastique, et a été le déclencheur de ses tribulations ultérieures. Il était devenu enseignant au Trinity College.

George Berkeley avait créé pour lui-même sa philosophie vers 19 ans, comme en témoignent les deux carnets de note retrouvés et maintenant édités sous le titre de *Commentaires philosophiques* (ces carnets, B et A, datent des années 1704-1707). Il fait publier à Dublin en 1709 une *Nouvelle Théorie de la vision*, qui s’oppose à la compréhension géométrique de la vision ; puis les *Principes de la connaissance humaine, Première partie*, en 1710 ; ce livre ne va pas trouver son public. Or George Berkeley part à 28 ans, il gagne Londres avec le manuscrit des *Trois dialogues entre Hylas et Philonous* en janvier 1713 ; là il écrit dans le journal *le Guardian*, entre en relation avec des protecteurs... et en somme il se met, pour vingt ans presque, en congé de toute charge d’enseignement et de toute responsabilité ecclésiastique. Nous le trouvons

à Londres et Oxford en 1713-1714 ; il fait ensuite deux très longs voyages en Italie, d'abord dans la suite de Lord Peterborough, puis comme tuteur d'un jeune homme (1716-1720). Pendant un séjour de trois ans à Dublin (1721-1724) où il enseigne au Trinity College et cherche un poste (un décanat), il conçoit le projet de l'installation d'un Collège aux Bermudes, alors appelées îles Summer. Un legs imprévu le met à l'aise financièrement en 1724. Il part à Londres, défend son projet universitaire, le fait approuver par la Couronne, qui promet de débloquer l'argent finançant la construction et le personnel sur la vente de l'île de St-Christopher ; des souscripteurs privés se sont aussi liés à ce projet. Alors, en septembre 1728, Berkeley, qui a alors 43 ans et vient de se marier, s'embarque pour l'Amérique. Avec Anne, son épouse, il s'installe à Newport, Rhode Island, en Nouvelle-Angleterre, et il attend là la subvention gouvernementale. Il fait construire une maison, dote une église d'un orgue, s'intéresse aux bibliothèques et aux règlements des nouvelles universités américaines, lie des amitiés sur place, et rédige son *Alciphron*. En 1731, comprenant que la subvention attendue ne viendra pas, il revient à Londres. Il attend pendant trois ans la résolution de sa situation vis-à-vis de l'Église, et donc l'attribution d'une paroisse. C'est en 1734 qu'il est affecté au plus pauvre des évêchés irlandais, celui de Cloyne.

Ce n'est pas une vie simple et droite d'enseignant et de prêtre que vécut Berkeley. Et il est vrai que l'on y trouve la part des rêves, en particulier avec le projet des Bermudes. En même temps, Berkeley est un homme engagé dans la pratique.

Comment prendre la mesure de sa personnalité ? Revenons à l'enfant qu'il fut, et à ce qui témoigne de ses dispositions.

3. L'enfant dans la caverne

1 — Fraser a trouvé, au Trinity College de Dublin, dans les *Molyneux's Papers*, trois versions manuscrites d'une lettre de Berkeley qui décrit la grotte de Dunmore, près de Kilkenny. Cette lettre fut publiée pour la première fois en 1871, par Fraser.

Berkeley l'avait écrite en 1706, en vue d'une communication devant de jeunes auditeurs, pendant une séance de la société des jeunes philosophes. C'est l'un des tout premiers écrits de Berkeley, en tout cas le premier qui soit continu ; il date de la période de ses carnets de notes. Indépendamment de considérations historiques présentes dans cette lettre, elle présente un intérêt capital sur la vision du monde, la position dans la vie du jeune homme qui la rédige, en songeant à l'enfant qu'il fut. Le philosophe débutant fait sa première expérience de la pénétration dans une caverne et d'un parcours souterrain. En même temps, il participe à la curiosité des membres d'une société savante pour la philosophie naturelle, curiosité qui va demeurer.

Berkeley visita la grotte de Dunmore alors qu'il avait 14 ans, en juillet 1699, avec des amis ; ils fréquentaient la même école à Kilkenny. Sept ans plus tard, George s'en souvient très précisément.

« Parmi les curiosités rares de ce royaume, il en est une que je n'ai jamais trouvée décrite, ni même mentionnée par ceux qui sont désireux de faire des recherches de cet ordre : c'est la grotte de Dunmore. J'ai eu la curiosité autrefois de voir cette grotte. Et donc, à défaut de mieux, je vous présente mon propre compte rendu sur cet endroit merveilleux ; je tenterai de le décrire fidèlement à partir de ce que je me rappelle pour l'avoir de mes yeux vu, et de ce que d'autres m'en ont dit. » (*Works*, 4, p. 257)

Peut-être la première qualité de l'enfant éveillé est-elle cette curiosité, ce souci des choses, cette envie de les observer quand elles sont étranges ; et dans le fait d'y aller voir lui-même. Le voyageur George Berkeley décrira plus tard une éruption du Vésuve, des pétrifications naturelles, des tremblements de terre, etc. Il aborde le milieu naturel descriptivement. Le narrateur localise la caverne, puis il dit :

« Son ouverture ou entrée est située sur une éminence et offre un point de vue très lugubre, car elle est à la fois large et profonde, entourée de rochers abrupts, sauf en un seul côté. » (*Works*, 4, p. 258)

Ce côté assez effrayant et hanté par les corbeaux, les chouettes, est celui où les visiteurs s'engagent, et entament une descente.

« Au pied de cette descente, par une ouverture qui ressemble à une large porte en forme d'arche, nous entrâmes dans une vaste caverne dont le sol est toujours glissant en raison du suintement continu de l'eau de roche. Là, nous pûmes dire adieu à la lumière du jour ; nous plongeons dans les ténèbres plus que cimmériennes qui hantent les recoins de ce cul de basse-fosse souterrain ; nous pûmes pénétrer dans des salles plus retirées par deux passages partant de cette première caverne ; car, ayant à la lumière d'une chandelle exploré vers la gauche de notre chemin, et, non sans difficultés, grimpé au-dessus d'un amas de pierres énormes et pesantes, nous vîmes une entrée, plus loin dans le rocher, mais située à une certaine distance du sol ; là, la Nature semblait avoir fait saillir du mur quelques pierres rondes, comme pour faciliter notre ascension.